

Religion et identité ethnique

La “Première Église baptiste” de Ouagadougou

Pascal ROUAMBA

Ce travail est consacré à une Église protestante assez particulière, la “Première Église baptiste”. Implantée dans un vieux quartier situé dans le centre-ville de Ouagadougou, elle a été fondée en 1935 et a la particularité d’être exclusivement fréquentée par un groupe ethnique allogène, à savoir des Yoroubas originaires du Nigéria, d’où son surnom courant d’“Église yorouba”. Nous l’appréhenderons selon une triple perspective, en l’inscrivant d’abord dans le contexte de l’immigration yorouba au Burkina Faso, afin de voir quelle place elle y occupe. Cette immigration s’étant implantée dans un espace urbain qui a ses caractéristiques, nous nous servirons ensuite de ce “biais” urbain pour un approfondissement et un élargissement de notre approche. Enfin, les contraintes de l’environnement global – au triple plan politique, social et économique –, qui s’imposent lourdement à l’espace urbain, seront prises en considération afin de rendre possible la saisie de toutes les dimensions et expressions de cette Église baptiste.

On le sait, la religion produit des éléments autour desquels des accords consensuels peuvent être trouvés en ce qui concerne la vision du monde, le sens de la vie et des choses socialement utiles. Partant de cette idée simple, notre question centrale sera d’identifier et d’analyser les productions symboliques et socioculturelles grâce auxquelles “la Première Église baptiste” a créé le consensus et le sentiment de communauté au sein de ses membres. Cela nous conduira à nous intéresser, dans une perspective systémique, à plusieurs de ses caractéristiques ainsi qu’à l’environnement dans lequel s’expriment les fidèles. Autrement dit, on se demandera si l’“Église yorouba” n’a pas été – et n’est pas – révélatrice d’une conjoncture socioculturelle particulière du point de vue de l’immigration yorouba au

Burkina Faso, et quelle est sa place dans cette immigration yorouba. Quelles sont les inscriptions sociales dont cette Église est porteuse tant au sein de la communauté yorouba de Ouagadougou que dans les rapports de cette communauté avec l'extérieur – les autres communautés ? Comment celle-ci procède-t-elle aux réajustements intégrant la dimension symbolique et religieuse de la vie sociale, au regard des changements qui l'affectent et affectent son environnement urbain ?

Dans cette perspective, nous formulerons deux hypothèses principales. La première part de la prise en compte de la réalité de l'immigration yorouba dans le contexte urbain ouagalais : on avance qu'elle se caractérise par la cristallisation d'un sentiment identitaire lié à son statut de minorité allogène et à la manière dont elle est perçue de l'extérieur. À cet égard, l'Église baptiste serait l'une des expressions socio-culturelles d'une communauté se percevant minoritaire, menacée d'assimilation ou d'exclusion et servirait donc d'arme idéologique pour la préservation de l'intégrité physique et culturelle de cette communauté face à la société dominante.

Mais au-delà de sa dimension culturelle et identitaire, cette Église peut aussi être porteuse d'autres types d'inscription sociale, autant pour la communauté yorouba prise globalement que pour les individus qui en sont membres. Cela nous conduit à notre deuxième hypothèse qui s'inscrit dans le contexte actuel de difficultés socio-économiques et de décomposition des cadres traditionnels de solidarité (parentèle, liens villageois ou ethniques, voisinage, relations interpersonnelles, etc.). À la lumière de cette situation, on peut penser que l'"Église yorouba" circonscrit un espace de reconstitution et de recomposition de nouvelles solidarités alternatives et que, face à la récession qui frappe particulièrement les zones urbaines comme Ouagadougou, les multiples stratégies de survie – ou de vie – poussent les individus vers les groupes religieux, là où ils espèrent trouver une solution à leur mal vivre, tant au plan matériel que spirituel.

Présentation de la "Première Église baptiste"

Les effectifs de la "Première Église baptiste" sont estimés de nos jours à deux cent douze fidèles, en majorité des Yoroubas originaires du Nigéria ayant immigré au Burkina Faso dans la deuxième décennie du XXe siècle. Caractérisés, comme les Haoussas, par leur dynamisme commercial qui, aujourd'hui encore, demeure leur principal secteur d'activité, ces migrants apportèrent avec eux le protestantisme baptiste présent dans leur pays dès 1870 avec l'arrivée de la première mission d'origine américaine. Il est d'ailleurs vraisemblable que c'est grâce à ce "vecteur" commerçant yorouba que la plupart des pays d'Afrique de l'Ouest ont rencontré le baptisme.

Protestantisme, commerce et immigration yorouba

À leur arrivée dans ce qui était encore la colonie de Haute-Volta, ces Yoroubas adoptèrent – ou furent contraints d'adopter – un mode d'occupation de l'espace reposant sur le regroupement. D'ailleurs, le quartier de la ville de Ouagadougou où

ce regroupement s'effectua hérita d'un nom désignant de façon générique des populations commerçantes d'origine étrangère. Il s'agit du quartier Zangouéthin, qui signifie lieu d'occupation des Haoussas ou Zangouéssé. Les Yoroubas, assimilés par le sens commun aux Haoussas, également originaires du Nigéria, intégrèrent donc ce quartier qui était apparemment réservé aux étrangers. Celui-ci regroupait ainsi un ensemble d'individus relativement proches par leur communauté d'origine (le Nigéria) et le nom du quartier identifiait donc clairement ses occupants. De ce fait, il devint l'espace où devaient s'édifier tous les cadres socioculturels, politiques et économiques pouvant procurer une sécurité globale à ces immigrants.

Mais, malgré sa nationalité d'origine, ce groupe social est loin d'être homogène : les facteurs de différenciation y sont nombreux. Citons notamment la distinction globale Yorouba/Haoussa ou, au sein même de chacun des deux groupes ethniques, l'existence de clivages religieux qui touchent surtout le groupe yorouba partagé entre islam et christianisme.

C'est d'ailleurs autour de cette dernière ligne d'opposition que devaient se cristalliser les contradictions et les ruptures parcourant ce groupe de migrants. En effet, selon ses leaders actuels, la création de l'Église s'amorça, à l'initiative des premiers migrants baptistes, en réaction au prosélytisme d'autres Yoroubas musulmans, beaucoup plus nombreux à l'époque, désireux de convertir leurs compatriotes à leur religion. Ce conflit amena donc la formation de deux groupes distincts au sein de la communauté : celui des musulmans qui souhaitaient que les baptistes les rejoignent, et celui des baptistes désireux de rester ancrés dans leur foi.

On peut se demander pourquoi ce problème s'est posé avec cette acuité. Il semble bien qu'il se soit agi, en l'occurrence, d'une question de visibilité sociale. En effet, pour négocier avec son environnement global, toute communauté a intérêt à présenter vis-à-vis de l'extérieur les signes d'une inébranlable homogénéité interne. Cela n'était manifestement pas le cas de la communauté yorouba, dont la visibilité s'exprimait surtout par le commerce, activité qui définit principalement les Yoroubas. Or, les commerçants baptistes de cette communauté observaient le repos dominical, contrairement à leurs compatriotes musulmans, et étaient absents des marchés le dimanche. Aux yeux des autres communautés, ce fait illustrait l'hétérogénéité de la communauté, qui risquait de la fragiliser dans ses transactions avec un environnement sinon hostile, du moins réservé à son égard : nombre de dictons et de croyances populaires expriment la peur et la méfiance de la société d'accueil à l'endroit des "Yoroubas". Il convenait donc de restaurer l'unité de la communauté et, pour les musulmans, majoritaires, cela passait par la conversion des non-musulmans. La scission au sein de la communauté devenait donc inévitable.

La résistance du "pasteur" Joseph Adiani et la naissance de la "Première Église baptiste"

La résistance des Yoroubas non musulmans se précisa dès les années 30. Sa figure de proue fut Joseph Adiani, qui deviendra plus tard le premier pasteur de l'Église. Il

travaillera en étroite collaboration avec un premier noyau de quatre “pionniers”, tous futurs pasteurs de l’Église également (1). À eux cinq, ces “pères fondateurs” s’efforceront de rassembler autour d’eux tous ceux qui se proclamaient baptistes ou qui désiraient le devenir.

Selon nos sources, les premières rencontres eurent lieu au domicile de certains membres de l’Église sous la forme de séances de prière et, surtout, de discussions en vue de mettre sur pied l’Église baptiste à Ouagadougou. Deux raisons principales militaient en faveur de cette initiative : d’une part, le souci d’opposer un front “institutionnel” face à la “menace” islamique ; d’autre part, le souhait de disposer d’un lieu de culte propre à la mouvance baptiste. Cet objectif sera atteint en 1962, l’Église accédant enfin aux locaux qui abritent actuellement encore les cultes. Selon ses responsables, aucun événement marquant n’a troublé la vie paisible de l’Église depuis les origines. Cependant, d’autres sources rapportent des cas de défection de responsables, de brouille avec le “Centre baptiste” d’origine américaine – mouvement missionnaire présent de longue date au Burkina – et même d’exclusion de fidèles non Yoroubas, qui apparaissaient comme des prétendants potentiels à des postes de responsabilité. En revanche, il ne nous fut pas fait état de réalisations exceptionnelles (miracles, guérisons...) ou du charisme d’un individu en particulier, qui auraient pu attirer la foule des fidèles. Tout s’est donc joué sur le champ de l’interaction sociale avec l’environnement. Et dans cette interaction, les Yoroubas baptistes ont affirmé leur volonté de rester fidèles à leurs convictions religieuses d’origine ou, pour certains, d’en adopter de nouvelles. La création de cette Église se devait donc d’être d’une certaine fonctionnalité.

Structure et organisation

Le corpus doctrinal de l’Église s’inspire naturellement du protestantisme baptiste qui en imprègne profondément les rituels et la théologie. La Bible en constitue la référence centrale ; toutes les questions que l’Homme se pose y trouvent réponse. La lecture qui en est faite procède d’une démarche que l’on peut qualifier de fondamentaliste dans la mesure où elle est littérale, “au premier degré” : le fidèle se satisfait de ce qui y est dit et cela est considéré comme la Vérité absolue.

La structure des croyances et des rites

Les rituels s’organisent identiquement autour du message biblique. Comme le dit un pasteur baptiste, chaque dimanche est considéré comme un jour de Pâques. Il s’agit donc du rappel et de la célébration de la résurrection de Jésus-Christ, un jour où l’on vient se ressourcer à la parole de Dieu qui, du reste, possède une valeur nutritive importante au plan spirituel. La Bible connaît une large diffusion parmi les fidèles. Mais il existe d’autres objets de culte, notamment la clochette, qui sert à rappeler l’assemblée au silence en cas de bavardage, et deux encadrés : l’un représente une Bible et l’autre de l’argent. Ils ont pour fonction de récompenser chaque

semaine les différents groupes de prière, selon qu'ils ont le mieux assimilé les messages bibliques ou qu'ils ont fait preuve de la plus grande générosité lors des quêtes. La récompense est remise au moment de la séance de lecture biblique qui précède le culte du dimanche.

Ce dernier est constitué d'une succession de prières, de chants et de lectures dont la plus importante inspire la prédication du grand pasteur. Le culte se déroule comme à un meeting, à part les quelques instants de prière pendant lesquels un silence absolu et un certain recueillement sont exigés. L'accès à l'intérieur de l'église est alors interdit par les "gardiens de l'ordre" (*cf. infra.*). Ces derniers sont omniprésents durant tout le culte. Pour assurer la bonne animation des cérémonies, l'Église baptiste mobilise parfois les services de trois chorales, la sienne, composée essentiellement de jeunes, celle des enfants et celle des femmes.

Pendant le culte, l'Église se divise en plusieurs espaces : au fond et au centre se trouve l'autel, entouré d'une grille de fer, exclusivement réservé aux deux pasteurs. Juste derrière l'autel, à droite, se trouvent les principaux dignitaires de l'Église, tous des personnes âgées. Vers l'avant et de part et d'autre de l'autel sont placées deux chorales. Une table de lecture marque la séparation de ce premier ensemble avec l'espace occupé par les fidèles, structuré en trois parties : à droite, celle des hommes, à gauche celle des femmes avec la chorale féminine placée à l'avant, au milieu un ensemble mixte avec les enfants. Le culte est rendu tous les dimanches, matin et soir, et dure environ deux heures.

Le baptême constitue un rite important : c'est l'imitation de Jésus-Christ baptisé par Jean-Baptiste. À travers l'immersion totale dans l'eau, le fidèle symbolise son choix de suivre Jésus-Christ. Le baptême n'a aucune fonction expiatoire ou de purification. Seuls les adolescents et adultes y ont accès.

La structure organisationnelle de l'Église

Elle est hiérarchique et gérontocratique. Globalement, on peut y distinguer deux groupes principaux : les dignitaires et les fidèles. À la tête du groupe des dignitaires, le grand pasteur, communément appelé "baba" (père) par les fidèles, est l'incarnation de l'autorité paternelle au sein de la communauté. Situé au niveau supérieur de la hiérarchie, il transmet chaque dimanche le message biblique en communion avec la communauté des fidèles ; il apporte le ressourcement spirituel que ceux-ci attendent. Ce grand pasteur est d'origine nigériane. Il est assisté dans sa tâche par un second pasteur de nationalité burkinabè, dont la présence à un tel niveau de la structure hiérarchique de l'Église tient à une histoire personnelle sur laquelle nous sommes très peu renseignés.

Les aînés ou le groupe des responsables assistent les pasteurs dans la gestion des problèmes pratiques liés à la vie de l'Église. Leurs responsabilités leur procurent un certain respect de la part des jeunes et une certaine autorité au sein de l'Église. De ce groupe émergeront généralement les futurs pasteurs.

Viennent ensuite les catéchistes et les instituteurs, chargés de l'enseignement des principes fondamentaux de la foi baptiste et de l'éducation des enfants. L'Église s'est dotée à cet effet d'une école primaire dont le cursus d'enseignement est celui du

Nigéria. Il s'agit d'une institution privée dont les enseignants sont rémunérés grâce aux frais d'inscription acquittés par les usagers. L'école comporte six classes et, au terme des six années, les élèves reçoivent un diplôme équivalent au certificat d'études primaires.

Au bas de la hiérarchie se trouvent enfin les "gardiens de l'ordre". Omniprésents pendant les cérémonies, ils sont chargés de veiller à la concentration des fidèles quand elle est requise, de rappeler à l'ordre tous ceux qui perturbent la cérémonie, de veiller à ce que l'assistance, surtout les enfants, ne s'endorme pas. Ce groupe est composé d'adolescents et d'adultes. Ses membres ont plein pouvoir pour veiller au maintien de l'ordre et l'exercice de celui-ci n'exclut pas les châtiments corporels (2).

Les fidèles, de leur côté, sont organisés en divers groupes : celui des jeunes et adultes de sexe masculin, celui des enfants, celui des femmes et filles, auxquels s'ajoute un groupe moréphone (de *mooré*, la langue des Mossi) en cas de nécessité. Au sein de chaque groupe, on règle la tenue de réunions, la lecture des messages bibliques et la participation financière à la vie de l'Église. En outre, l'émulation est de rigueur entre les groupes, pour la bonne assimilation du message biblique ou pour la contribution financière la plus généreuse. Cette compétition interne se répète tous les dimanches avant le culte. Des "trophées" récompensent les groupes les plus méritants : l'encadré représentant la Bible gratifie la meilleure lecture biblique et celui représentant de l'argent va à la plus importante participation financière.

Telle qu'elle apparaît au terme de ce bref descriptif, l'organisation de la "Première Église yorouba" emprunte à deux "modèles" à première vue assez éloignés l'un de l'autre : le "modèle" baptiste et, plus surprenant, la structuration des sociétés africaines traditionnelles, notamment en ce qui concerne les contenus des divers niveaux hiérarchiques. Selon les membres de l'Église que nous avons rencontrés, cette organisation s'inspire des structures sociales nigérianes – ou plutôt "yoroubas" – en ce sens qu'elle prétend restituer à chaque groupe social la place qu'il occupe habituellement dans la société d'origine.

Ce parallélisme est accentué en outre par le statut des pasteurs qui entretiennent avec leur communauté des relations de vrais chefs traditionnels, monopolisant les pouvoirs sociopolitique et religieux, assurant de ce fait une fonction de régulation de la communauté et garantissant sa cohésion interne vis-à-vis du monde extérieur. Dans cette même perspective, les rapports entre vieux et jeunes de l'Église semblent reproduire aussi les liens de dépendance, faits de respect et de soumission, unissant dans la société traditionnelle les aînés sociaux à leurs cadets. Très suggestive est, de ce point de vue, la gestuelle qui accompagne le salut d'un jeune à l'intention d'un aîné : il se courbe et touche son pied de la main.

Au total, il n'est pas illégitime d'avancer que la "Première Église baptiste" représente pour les "Yoroubas" de Ouagadougou un espace d'"entre soi" identitaire, un lieu de "re-communautarisation" fondé sur l'actualisation des structures sociopolitiques de leur société d'origine, un espace-refuge face à la fois à leurs compatriotes musulmans et à la société d'accueil, perçus comme hostiles ou inquiétants. Mais comment interpréter plus finement ces fonctions ?

La “Première Église baptiste”, un espace d’affirmation identitaire

Selon l’*Encyclopaedia Universalis* (1980, 2 : 1081), “le terme générique ‘baptisme’ et l’adjectif qui en est dérivé calquent le mot grec *baptisma*, par l’intermédiaire du latin ecclésiastique (*baptisma*) et de l’anglais moderne (*baptism*). Ils désignent une doctrine particulière du baptême et de l’Église comme communauté des baptisés. Dans un sens large, sont baptistes tous les groupes qui se réclament de cette doctrine. Ainsi, les pentecôtistes, les adventistes ou les mennonites sont baptistes, sans toutefois appartenir au courant ou aux groupes que l’histoire retient sous l’appellation spécifique de baptisme”. Une définition encore plus extensive reconnaît comme baptistes “des mouvements dans lesquels la pratique d’une ablution ou d’un bain d’eau joue un rôle central”.

Bref aperçu historique du baptisme

Toujours selon *Universalis*, “le baptisme caractérise la réforme radicale du XVI^e siècle et un mouvement anglais du début du XVII^e siècle... Les baptistes à proprement parler représentent un croisement entre l’ecclésiologie congrégationaliste et la pratique baptismale mennonite... John Smyth (mort en 1612), fondateur de la première Assemblée du baptisme anglais, appartenait, comme pasteur, à un groupe congrégationaliste. Réfugié en Hollande avec ses fidèles, pour échapper à la répression dont le non-conformisme était l’objet, il y rencontra des mennonites et adopta leur point de vue sur le baptême. Après discussion, les membres de son Assemblée admirent que le “covenant” devait trouver son expression dans le baptême et que celui-ci, acte symbolique de l’entrée volontaire dans l’Église, ne pouvait être administré à des enfants, mais aux seuls adultes qui le demandaient. Tenant donc pour nul le sacrement reçu dans l’Église anglicane peu après leur naissance, Smyth lui-même et ses disciples décidèrent de se faire re-baptiser. Ceci eut lieu en 1609, avec cette particularité que Smyth s’administra lui-même le baptême. Après sa mort, en 1612, le mouvement passa sous la direction de Thomas Helwys (1550-1616) et s’implanta en Angleterre. Jusqu’en 1643, les baptistes pratiquèrent le baptême par infusion. Puis ils adhérèrent à l’immersion, qu’ils considèrent aujourd’hui comme la seule forme admissible”.

Le baptisme est profondément marqué par le scissionisme. Mais celui-ci ne revêt pas la même signification que le schisme au sein de l’Église catholique, par exemple. En effet, “dans une théologie congrégationaliste et dans le domaine de l’ecclésiologie, les baptistes sont hypercongrégationalistes : l’Assemblée locale (la paroisse si l’on veut, mais l’équivalence apparente est ambiguë) est la réalité première. En elle et par elle se manifeste l’Église en sa visibilité. Elle doit être sainte – dans la vie de ses membres – et apostolique – dans ses pratiques et ses croyances. Souveraine dans tous ces domaines, elle entretient des rapports avec les autres Assemblées de conviction semblable. Même dans le cas, fréquent depuis le XVIII^e siècle, où elle appartient à une association nationale ou internationale de ces Églises, elle demeure indépendante de toute autre juridiction que la sienne propre dans le conseil de ses

membres. Aucune instance ne peut lui imposer de lois ; elle seule légifère pour elle-même, soit qu'elle imagine ses propres règles, soit qu'elle reçoive et approuve des initiatives proposées de l'extérieur (celles, par exemple, d'une association d'Églises)" (*Encyclopaedia Universalis*, 1980, 2 : 1081).

Ce dernier point est important et doit être souligné car il suggère que si les Yoroubas de Ouagadougou ont adopté le baptême, c'est parce qu'il convenait particulièrement bien à leur communauté qui, minoritaire et isolée dans un environnement étranger, avait besoin de se doter des moyens susceptibles de garantir sa cohésion interne et son autonomie. Par son congrégationalisme et la souveraineté qu'il reconnaît à chaque assemblée qui s'en réclame, le baptême a fourni l'encadrement institutionnel et doctrinal indispensable à la réalisation de ce projet d'affirmation identitaire.

Ces considérations sur le baptême en général sont nécessaires à la mise en évidence des traits fondamentaux de la "Première Église baptiste". Mais, pour mieux éclairer notre propos, il ne nous paraît pas inutile, à ce stade de l'analyse, de faire appel au concept de religiosité proposé par C.Y. Glock et repris par S. Acquaviva et E. Pace (1994). Sommairement définie, la religiosité, selon ces auteurs, consiste en des formes concrètes, empiriquement observables, à travers lesquelles les individus expriment leur rapport au fait religieux. Rapporté au cas qui nous préoccupe, ce concept nous permet de cerner l'ensemble des traits qui concourent à la cristallisation de la foi baptiste ou totalité des attitudes qu'ont les individus en relation avec les êtres considérés comme supérieurs. Nous savons qu'en ce qui concerne cette Église et conformément à la foi baptiste, les seules divinités reconnues sont Dieu et Jésus-Christ, le premier étant accessible par l'intermédiaire du second. C'est par rapport à ces deux divinités que les Yoroubas de cette Église établissent la relation qui indique la reconnaissance d'une soumission, d'une limitation et d'une impuissance de leur part. C'est aussi sur la base de cette reconnaissance que les fidèles mettent de l'ordre dans leurs systèmes cognitifs.

La croyance apparaît comme une relation impliquant l'existence d'un certain type de besoins cognitifs qui ne trouvent satisfaction que dans cette relation, elle-même inscrite dans un système de connaissances élaborées. Celui-ci connaît l'assentiment tant rationnel qu'émotionnel des fidèles. La mesure de l'intensité de la forme par laquelle la "Première Église baptiste" manifeste cette croyance implique que nous nous intéressions à la dimension de l'expérience religieuse. E. Durkheim, dans sa définition de ce qu'est la religion, fait une distinction entre la sphère du profane et celle du sacré. Cette dernière, qui désigne ce que les êtres humains représentent comme le domaine de l'extraordinaire et de la puissance, revêt une très grande importance dans l'expérience religieuse, entendue comme la manière dont des hommes, dans les contextes historiques et sociaux qui sont les leurs, se sont référés à la sphère de l'extraordinaire pour exprimer leur croyance par des attitudes et des comportements relativement structurés. Il s'agit donc de traits visibles qui apparaissent et dans la pratique religieuse et dans le comportement. Et ces derniers découlent de la façon dont est perçue la sphère du sacré. Ainsi, pour ce qui est de la

"Première Église baptiste", le sacré est vu comme transcendant, c'est-à-dire que l'humain et le naturel sont conçus comme sphère distincte de la divinité mais non séparée d'elle. Cela a pour conséquence le développement de corps de spécialistes pour l'intermédiation entre les deux sphères. C'est la fonction occupée par les deux pasteurs de l'Église.

Cependant, l'expérience religieuse vécue au sein de cette Église, telle qu'il a été possible de l'observer, est loin d'être mystique même si elle est émotionnellement impliquante. Cet apparent paradoxe est mis en évidence au travers du contraste entre les comportements somme toute décontractés des fidèles pendant une partie du culte, semblant traduire une certaine distanciation par rapport à l'expérience religieuse, et la forte implication émotionnelle constatée à d'autres moments, notamment lors des chants. L'interprétation de cette alternance de "séquences" renvoie vraisemblablement, selon nous, aux spécificités du culte baptiste, fait de dépouillement et de simplicité, l'attention des fidèles étant incitée à se concentrer essentiellement sur la foi et la pratique religieuse. Celle-ci est la mise en acte, par le fidèle, d'un ensemble de prescriptions rituelles que lui impose sa religion. C'est dire qu'il est donc possible de constater une certaine matérialité rendant la croyance et l'adhésion visibles et vérifiables. De ce fait, on peut essayer de voir quel groupe est porteur de la religion et la façon dont ce groupe adhère aux principes globaux définis dans la religion. Nous savons que la "Première Église baptiste" a été fondée par des Yoroubas et qu'elle est fréquentée presque exclusivement par des Yoroubas. Le groupe ici "porteur" est donc bien défini au plan ethnique et socioprofessionnel puisqu'il s'agit majoritairement de commerçants. Nous avons également noté que la vie et l'organisation de l'Église s'inspirent de l'organisation sociopolitique de la société yorouba traditionnelle. Cela n'induit cependant pas de syncrétisme dans l'expression religieuse car l'emprunt se limite aux formes d'organisation et exclut le contenu des croyances. Cela étant, nous avons pu constater l'existence de comportements et de pratiques "déviantes", notamment la consommation d'alcool, y compris au niveau hiérarchique élevé et des manquements au principe monogamique. Ces infractions aux prescriptions de base du baptisme sont d'ailleurs l'une des principales causes de défections au sein de l'Église.

L'appartenance désigne l'ensemble des attitudes qui marquent concrètement la participation et l'implication dans le mouvement religieux. Il s'agit d'aller au-delà de la pratique religieuse pour essayer d'approcher la dimension de l'engagement. Dans le cas présent, compte tenu des caractéristiques du groupe "porteur" (commerçants yoroubas), on peut formuler l'hypothèse que l'appartenance à l'Église en tant que communauté va au-delà de l'aspect purement religieux et qu'elle correspond aussi à des considérations socioculturelles et économiques. Pour mieux apprécier l'intérêt de la notion d'appartenance, il convient de préciser qu'elle consiste pour l'individu, dès lors qu'il se sent membre d'un mouvement religieux, à se plier en partie ou totalement à certains devoirs pour exprimer son adhésion. S'agissant de la "Première Église baptiste", nos investigations, malheureusement, ne nous renseignent pas

beaucoup sur ce phénomène. Mais nous avons néanmoins pu l'approcher au travers de la participation financière des fidèles. À cet égard, on a pu noter que la collecte se fait non seulement au niveau des groupes constitués, mais aussi au niveau des individus, et qu'elle s'effectue selon trois modalités : la participation via le groupe auquel on appartient, la dîme et l'offrande. Rappelons aussi que l'émulation est de rigueur en ce qui concerne la participation des groupes et la dîme, toute offre étant consignée sur une carte et sur un registre.

Une autre approche de la notion d'appartenance est cependant possible : c'est celle qui consisterait à identifier les expressions typologiques de la communauté religieuse et, partant, le type de rapport qu'elle noue avec son environnement social. C'est la perspective de B. Wilson (Rémy, 1994), qui distingue sept types de mouvements religieux (3), parmi lesquels on retiendra ceux qu'il qualifie d'"introvertis", c'est-à-dire repliés sur eux-mêmes et fermés aux influences extérieures, ce qui semble être le cas de l'"Église yorouba". En effet, l'appartenance religieuse au sein de cette Église tend à exprimer l'identité d'un groupe socio-ethnique qui trouve dans la foi baptiste les éléments structurants de sa distinction et de son affirmation et qui, à travers le langage de la religion, perpétue langue, culture, style de vie et même éducation des enfants grâce à son école.

Entre repli sur soi et ouverture sur le monde

Avant d'aborder ce dernier point de la discussion, rappelons que nous avons fait l'hypothèse, centrale, que les migrants yorouba dans la ville de Ouagadougou s'y trouvent dans une position de minorité, à la fois ethnique et religieuse – dans la mesure où le protestantisme baptiste n'est implanté que de manière marginale, voire résiduelle au Burkina. Dans ce contexte, l'Église baptiste apparaît comme un lieu d'identification communautaire face à la culture dominante et à la société globale. Mais pour étayer davantage cette hypothèse, il n'est pas inutile de dire quelques mots de l'immigration yorouba au Burkina Faso, en prêtant une attention particulière aux faits d'intégration et d'exclusion découlant des interactions entre ces migrants et la société d'accueil.

À leur arrivée, ces Yoroubas se sont donc regroupés dans un quartier dont les habitants étaient en majorité des étrangers, d'origine nigériane notamment. Ce n'est que tout récemment, avec le développement de la ville, que cette communauté a essaimé aux quatre coins de la capitale, investissant progressivement les autres quartiers. Les raisons de cette polarisation spatiale des origines tiennent sans doute largement aux difficultés d'intégration rencontrées par ces nouveaux migrants, compte tenu de la configuration de la ville à cette époque. En effet, Ouagadougou, capitale de l'Empire mossi (le *Mogho*), était déjà organisée en quartiers qui constituaient en même temps des lieux de métiers et le siège, chacun, d'un "ministre" du *Mogho naba* (l'Empereur des Mossi). Chaque quartier traditionnel portait donc le nom de ce "ministère" : Ouidi pour le *Ouidi naba* ("ministre" de la cavalerie), Kamsaonghin pour le *Kamsaonghin naba* ("ministre" des eunuques), Larlé pour le *Larlé naba* ("Premier ministre"), etc. Ces quartiers étaient en outre occupés presque

exclusivement par une ou plusieurs grandes familles qui entretenaient entre elles des relations spécifiques. Aussi, dans le contexte colonial qui était celui de leur arrivée dans la colonie de Haute-Volta, il était difficile pour ces migrants yoroubas d'intégrer les quartiers des populations autochtones. On peut donc avancer qu'il y eut, de ce fait, une situation d'exclusion spatiale de fait. Toutefois, celle-ci n'excluait pas le développement d'interactions multiples avec l'environnement global, et notamment les relations commerciales, domaine où ces migrants excellaient. En revanche, il semble bien qu'il n'y eut pas, pendant longtemps, de véritable "dialogue" inter-culturel, comme tend à le suggérer la persistance tenace des lourds préjugés à travers lesquels la société d'accueil "voit" le migrant yorouba : de son manque de propreté dans les quartiers à son supposé cannibalisme, large est la palette des attributs qui fondent sa dévalorisation radicale aux yeux de la société d'accueil.

Au total, on peut affirmer que ce contexte n'était pas des plus favorables à l'intégration des migrants yoroubas et à la reconnaissance de leur identité culturelle. Face à l'exclusion sociale et à la méfiance à son égard, c'est la "Première Église baptiste" qui a fourni les indispensables repères identitaires.

De ce point de vue, la principale fonction de cette Église semble être de servir de cadre d'expression et de perpétuation des fondements socioculturels de la communauté yorouba. En effet, il ne s'agit pas d'un mouvement qui poursuit des objectifs particuliers – apporter la guérison, le bonheur, combattre la sorcellerie, chasser des démons, etc. –, comme c'est le cas de nombreux nouveaux mouvements religieux dont le succès repose en grande partie sur cette recherche de bien-être et de sécurité. L'Église baptiste affirme que son objectif principal est d'honorer Dieu et de suivre ses prescriptions contenues dans la Bible. A priori, ces objectifs devraient en faire un mouvement universaliste, transethnique et transnational (4). Mais, on l'a dit, l'origine quasi exclusivement nigériane de ses adeptes trahit un recrutement socio-ethnique univoque. Pour en faire partie, il faut et il suffit bien souvent d'être yorouba et de vouloir revivre certains aspects de sa culture d'origine au sein de cette Église. On y adhère afin d'en faire une institution stable qui garantisse dans le temps et dans l'espace la continuité de sa culture. Cette Église représente donc non seulement une stratégie cognitive, un mode d'expression de comportements rituels, une forme élaborée de croyances, l'interprétation d'un besoin fondamental d'exploration et d'expérimentation d'un monde méta-empirique, mais aussi et surtout un mécanisme socioculturel de définition et de perpétuation d'une identité ethnique en proie à une situation de marginalisation et de minorité. À cet égard, on ne peut s'empêcher de trouver une certaine similitude entre la procédure traditionnelle de la *palabre* et les nombreuses discussions qui réunissent régulièrement entre eux les différents groupes constitutifs de l'Église autour de thèmes variés, allant du commentaire d'extraits de la Bible aux problèmes pratiques que rencontrent les membres de l'Église dans leur vie quotidienne. Par ce biais, on peut penser que les adeptes de l'Église recréent les rapports traditionnels organisant l'articulation des différents groupes sociaux à la communauté, raffermissant ainsi son unité interne et signifiant son rattachement symbolique à la communauté-mère demeurée au pays.

J. Zylberberg, dans *Les transactions du sacré*, explique qu'en dehors de la capacité de mobilisation inhérente à la nature même du sacré, le mouvement vers le religieux actualiserait de tout temps l'obsession de la socialité. En tant que phénomène social, celui-ci permettrait aux acteurs de réamorcer le tissage de la trame sociale en parlant à leur Dieu, et surtout en *se* parlant de Dieu (Rémy, 1994). C'est le cas, apparemment, de la "Première Église baptiste" dont la socialité mise en œuvre ne se réalise – dans les faits – qu'avec presque exclusivement des Yoroubas.

De ce point de vue, cette Église constitue bien un lieu de structuration de nouvelles solidarités et de réseaux d'interconnexion socio-économiques dont la dimension est d'abord locale mais qui pourrait bien être régionale, voire internationale ou transnationale grâce aux relations étroites existant entre la communauté yorouba du Burkina et les réseaux commerçants qui, partant du Nigéria, essaient aux quatre coins de l'Afrique de l'Ouest côtière et sahélienne, et même au-delà. Il n'y aurait d'ailleurs rien d'étonnant à cela : nos Yoroubas sont des commerçants et, pour exercer leur art et prospérer, ils sont tenus de s'ouvrir sur le monde extérieur, tout en veillant à préserver leur distinction ethnique. La "Première Église baptiste" permettrait précisément d'opérer cette synthèse dynamique entre le "rester entre soi" et l'insertion dans le monde.

(1) Il s'agit de Samuel Oyekola, Jean Alaubosu, James Adeyema, le quatrème " père fondateur " étant connu sous le surnom de Job

(2) Ce qui n'empêche pas les cultes de se dérouler le plus souvent dans une ambiance décontractée . discussions en aparté, va-et-vient fréquents, positions assises négligées, port de lunettes de soleil à l'intérieur du temple, etc

(3) Ces sept "idéaux-types" sont les suivants :

- les conversionnistes, fondés sur le principe de la conversion totale individuelle à une croyance déterminée,
- les introvertis, repliés sur eux-mêmes et fermés aux influences externes,
- les manipulateurs, qui adoptent des techniques de type magique pour dominer les événements,
- les réformistes, qui introduisent des visions religieuses de réforme intérieure,
- les révolutionnaires, qui visent à subvertir l'ordre du monde,
- les thaumaturgiques, qui prétendent libérer l'homme des maux de ce monde avec des techniques particulières,
- les utopiques, qui critiquent le monde et préfigurent son dépassement dans une réalité différente.

(4) Comme tendraient à le suggérer l'ouverture de l'Église à "tout le monde" et la traduction en *mooré* de certains messages lors des cultes. Mais ces "signes" restent pour l'instant fragiles et n'atténuent que très peu le caractère largement univoque du recrutement, aux plans ethnique et socioprofessionnel.

BIBLIOGRAPHIE

- ACQUAVIVA S. et PACE E., *La sociologie des religions*, trad. de l'italien par P. Michel, Paris, Cerf, 1994.
- BARBIER J.-C. *et al.*, "Le Saint-Esprit souffle dans les villes". *Chroniques du Sud*, n° 13, juillet 1994, pp. 65-71.
- BOURDIEU P., "Genèse et structure du champ religieux". *Revue française de sociologie*, XII, 1971.
- CERA, *Sectes, cultures et sociétés, les enjeux spirituels du temps présent*, Kinshasa, Faculté catholique de Kinshasa, 1994 (Colloque, 14-21 novembre 1992, Kinshasa).
- DAWSON C., *Religion and Culture*, New York, Meridian Books, 1959.
- DESROCHES H., *L'homme et ses religions*, Paris, Cerf, 1972.
- DURKHEIM E., *Les formes élémentaires de la vie religieuse*, 7e éd., Paris, Alcan-PUF, 1985.
- Encyclopaedia Universalis*, 1980, vol. 2, p. 1081.
- ESTRUCH J., "L'innovation religieuse", *Social Compass*, XIX, 1972/2, pp. 229-243.
- MARTIN D.C., *À la recherche d'une politique des protestantismes. Les médiations religieuses comme médiations politiques en Afrique noire*, Paris, CERI, 1986, ronéo.
- MBEMBE A., *Afriques indociles*, Paris, Karthala, 1988.
- NKASHAMA N.P., *Églises nouvelles et mouvements religieux*, Paris, L'Harmattan, 1990.
- RÉMY J., *Cours de sociologie de la religion*, Louvain, Université catholique de Louvain, février-mai 1994.
- RÉMY J. et VOYÉ L., *La ville vers une nouvelle définition*, Paris, L'Harmattan, 1992.
- ROSNY (de) E., "Des sectes indépendantes en Afrique de l'Ouest", *Spiritus*, XXII(83), mai-juin 1981.

Rouamba Pascal (1999)

Religion et identité ethnique : la "Première Eglise baptiste" de Ouagadougou

In : Otayeck R. (ed.), Le Bris Emile (préf.). *Dieu dans la cité : dynamiques religieuses en milieu urbain ouagalais*

Bordeaux : CEAN, p. 129-141

ISBN 2-908065-47-9